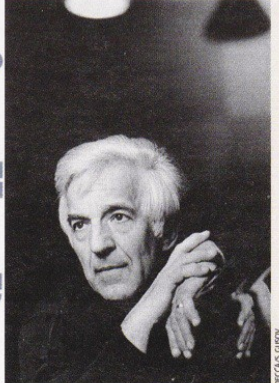


MAG MUSIQUE

à la fiche
Vladimir Ashkenazy

68 ans
Qui ? C'est l'un des musiciens en activité les plus complets. C'est sans doute pour cela qu'il reste étonnamment sous-estimé. Prodiges du piano passé depuis longtemps à la baguette, il fait pourtant preuve d'une éloquence admirable dans la musique russe, celle de Rachmaninov, notamment. Spirituel dans Mozart ou Schubert, inspiré par Beethoven et Chopin, Ashkenazy a tout joué, tout enregistré et n'a jamais rien raté.



Quoi ? Il lui restait à affronter la musique de Bach. Il a choisi le cycle le plus complet – le plus exigeant, aussi – celui du célèbre *Clavier bien tempéré*.
Comment ? Ashkenazy est le premier pianiste à donner une version pleinement satisfaisante de cette œuvre-somme, où même les plus grands, comme Gould ou Richter, se sont cassé les doigts. Il triomphe avec un naturel et une simplicité jamais entendus avant lui. Tout simplement miraculeux. ● **B. D.**
Jean-Sébastien Bach : Le Clavier bien tempéré, par Vladimir Ashkenazy (coffret de 3 CD Decca).



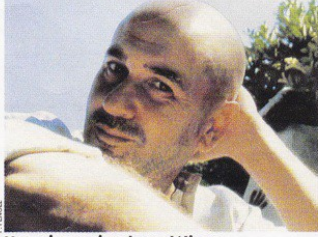
Voyage à travers une constellation de styles musicaux.

Elvis Costello

Si l'on demandait à un artiste de composer ou de chanter à la manière d'Elvis Costello, il en serait bien incapable. Car Costello n'a pas de manières, sinon celle d'être Costello : un homme qui voyage à travers une constellation de genres – chanson, blues, rock, jazz ou musique symphonique. Aujourd'hui, l'auteur de *My Flame Burns Blue*, enregistré de son concert, en 2004, avec le Metropole Orkest, crée une synthèse parfaite entre tous ces styles.
Dans cet album, Costello passe de l'inquiétude amoureuse de ballades intimistes (*Can You Be True ?*) à l'interprétation de compositions de Charlie Mingus et de Billy Strayhorn (alter ego de Duke Ellington) sur lesquelles, accompagné d'un orchestre étincelant, il pose ses propres textes. Et prend le timbre soyeux d'un crooner, s'enflamme dans des volutes d'improvisation jazz, évoque les mélodies de Kurt Weill ou livre une voix déchirante dans *Almost Blue*, qu'il écrivit pour Chet Baker. Sa flamme brûle, mais semble ne jamais s'éteindre. ● **P. G.**
My Flame Burns Blue (Universal).

Art Mengo

Même douceur bluesy, même voix plaintive, mêmes arrangements de cordes raffinés. Art Mengo revient, fidèle à lui-même. Son sixième album est un disque d'artisan minutieux, composé et réalisé dans son studio toulousain sur des textes écrits par lui et Marc Estève. *Je ne voyage pas, je pars* et *Si tu parlais* sont de jolies immersions dans cet univers simple et délicat traversé d'orgues et de violons. Tandis que *Passerelle* ou *Entre mes guillemets* mettent un peu de peps dans un ensemble souvent lisse. Car rien ne dérange le swing de ce sage héritier de Salvador et de Nougaro. ● **G. M.**
Entre mes guillemets (Polydor/Universal). A l'Elysée-Montmartre, Paris (XVIII^e), le 4 mai. Et en tournée.

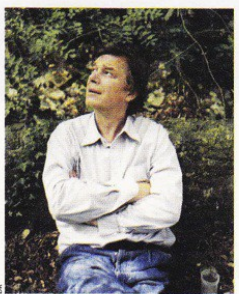


Un univers simple et délicat traversé d'orgues et de violons.

3 questions à Jean-Claude Vannier

Dans toutes vos chansons, l'humour et la déprime vont de pair...
► Lorsque j'écris un texte, l'absurde et parfois la dérision prennent le dessus. J'aime ça. J'ai d'ailleurs reçu un prix d'humour noir, l'un de mes rares trophées, avec celui de la Cliente de l'année 1983, attribué par la Redoute.
Comment décririez-vous L'Enfant assassin des mouches, ce disque enregistré en 1972 et sorti en... 2003 ?
► C'est un petit ballet sans paroles construit sur des sonorités. Serge Gainsbourg,

pour qui je venais de signer les arrangements de *Melody Nelson*, l'a adoré et a écrit un



« La dérision prend parfois le dessus quand j'écris. J'aime ça. »

petit conte en une nuit. A l'époque, l'album se vendait 300 livres aux puces de Londres. Le disque a récemment reçu un accueil dithyrambique en Angleterre, où l'on m'a qualifié de « trésor national ». J'ai cru à un gag !
Vous êtes à la fois chanteur, compositeur, arrangeur, auteur de tubes, comme Super Nana, Sur un prélude de Bach...
► Et je n'ai ni producteur ni manager... C'est ma démarche. Je suis un amateur, un ouvrier de la chanson. ●
Propos recueillis par Gilles Médioni
En public & fait maison (Night and Day). En concert à la Maroquinerie, Paris (XX^e), le 29 mars.

THE WHITE STRIPES :

GET BEHIND ME SATAN.

On a écrit dans ces colonnes que les White Stripes peuvent incarner l'idée de vertu dans le rock, et voici que le nouvel album du duo (Meg White à la batterie, Jack White à la guitare, au piano et au marimba) invoque Satan dans son titre... Pourtant, on persiste et signe : le meilleur du rock est ici, l'énergie généreuse, le partage, l'élégance débraillée, la pose. C'est tantôt Jimi Hendrix en plein envol, tantôt les Rolling Stones d'*Exile on Main Street*, tantôt les Jackson Five avec un rien de gravité, tantôt la Carter Family après la rencontre avec Johnny Cash - un manteau d'Arlequin enfilé avec un égal bonheur, assez loin des premiers pas du groupe, lorsqu'il ne se consacrait qu'à la réinvention du rock vigoureux. On parlera donc d'ascension plus que de virage : il ne manquait qu'un chef-d'œuvre pour assurer aux White Stripes une place au futur panthéon du rock. Le voici. (XL *Beggars*.)



JEAN-CLAUDE VANNIER :
EN PUBLIC & FAIT MAISON.

Vannier a été fort maltraité par le show-business, qui a souvent préféré se souvenir de lui comme de l'arrangeur du *Melody Nelson* de Gainsbourg que comme un auteur-compositeur-interprète. On salue donc avec joie - et même soulagement - ce double CD qui le présente d'abord en public, en 1985, avec un splendide orchestre aux partitions savantes et farceuses, puis en 2005, à la maison, avec son piano, ses percussions, ses jouets à musique et ses chansons ouvertement dépressives. Car c'est le plus savoureux de Jean-Claude Vannier : une manière unique et inégalable de taquiner le cafard en lui accrochant des sifflets de carnaval aux ailes et de petits grelots aux pattes. Il y a même une manière d'autoportrait dont le texte est signé de Michel Houellebecq (« *La France a le moral, y'a que moi qui vais mal* »). Savoureux, lettré, romantique, un univers merveilleusement singulier, comme du Stephan Zweig revu par Jacques Prévert. (*Night & Day*.)

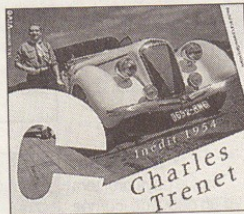


30 juin 2005 Ffgano

CHARLES TRENET :

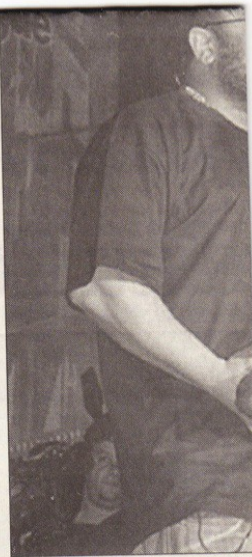
INÉDIT 1954.

Puisqu'il habitait à La Varenne-Saint-Hilaire, Charles Trenet aimait avant une rentrée parisienne ou après un retour de tournée, chanter au cinéma Le Dôme, pour un public de voisins, d'amis, de connaissances, accompagné seulement par son pianiste. En 1954, la Radiodiffusion française l'enregistre dans ces circonstances, et c'est cette bande que publie maintenant l'INA. Outre l'humour un peu désuet des présentations des chansons, on notera le kitsch des interventions du couple de présentateurs de Paris Inter. Il y a là une belle poignée de tubes (*Boum*, *Débit de l'eau*, *débit de lait*, *L'Âme des poètes*, *Mam'zelle Clio*, *La Mer...*) mais aussi quelques raretés (la première interprétation en scène d'*En avril à Paris*, écrit quelques jours plus tôt). Et on rira encore beaucoup avec le massacre de l'air à ténor « *J'ai deux grands bœufs dans mon étable* », qui rappelle que l'apparition de Charles Trenet dans le paysage de la chanson française a été considérée comme une manifestation de conflit de générations. (INA *Mémoire vive*.)



Autour du métro Vila Madalena, le quartier est l'équivalent de ce qu'a été la Bastille à Paris dans les années 80 : « *Un nouveau bar se crée par semaine* », note un familier des lieux. Entre les maisons serrées, les restaurants sont grands ouverts sur la fraîcheur dans la nuit, des façades discrètes abritent des écoles de musique, des locaux de répétitions, des ateliers d'artistes, des studios d'enregistrement. Ainsi, chez YB, label indépendant, cohabitent hip-hop, ragga-muffin et électro, mais à la manière d'un Brésil qui ne renonce jamais à ses centaines de rythmes ni à son goût de la transformation.

Le label est né en 1998, sur le désir de « *changer les stéréotypes* ». A l'époque, il s'agit, d'une part, de sortir des formes commerciales dominantes, de la samba au reggae, et, d'autre part, d'implanter électro et hip-hop au Brésil. C'est ici, à Sao Paulo, qu'est née la scène rap brésilienne. A Rio, elle a pris plus tard des couleurs plus légères, célèbre volontiers les plaisirs de la plage, se laisse contaminer par les influences de la samba ou par l'obsession hédoniste du funk carioca, le genre dominant des dancefloors actuels. A Sao Paulo, le hip-hop est plus sérieux, plus tourné vers les



Le rappeur Bnegao, tout de gou

rudes réalités sociales du pays mais aussi, à l'origine, plus marqué par le modèle américain.

Dans un label comme YB, projets et formes se croisent et s'entrecroisent, les groupes de rap et de ragga Instituto et Z'África Brasil, par exemple, alternant leurs propres entreprises, les invitations et les rencontres. L'année du Brésil invite aussi à la conquête du

THÉÂTRE « CANDIDE » d'après Voltaire

Une version formidable

La critique d'Armelle Héliot

CANDIDE EST UN PERSONNAGE très aimé des gens de théâtre. Ses aventures, contées d'une plume crissante et vive par un Voltaire aussi ironique qu'allègre dans un roman philosophique d'un accomplissement enchanteur, ont toujours séduit les metteurs en scène.

Le *Candide* ou l'*Optimisme* que nous proposent Jacques Kraemer et René L Lyon est porté, avec intelligence et sensibilité, par deux « *athlètes affectifs* », Virgil Mergnat et Nicolas Dufour, dans plusieurs personnages. Tous deux se partagent la narration d'une manière fluide, enjouée. Ils se ressemblent par une

même silhouette long sans rugosité qui fait l'exercice acrobatique René L Lyon, qui signe la scénographie. Avec beaucoup de talent - et sophistiquées, peu d'é non une table et des travail sur le son signé Et on fait du grand théâtre.

Cette version drôle est une perfection dans le gnat comme Nicolas D elle sans rien perdre de nile. Ils avaient vingt-trente-deux : dix ans précieux fait le bonheur jamais été présenté à En composant *Cand*

Jean-Claude Vannier : « Je crois que quand on veut être célèbre, il faut y penser jour et nuit, et ça rend con. »

Le mystère Vannier

DISONS que j'ai peut-être mérité la qualification de musicien. Enfin, on a l'air de l'accepter... Et comme c'est la plus haute distinction que je connaisse... » Jean-Claude Vannier s'essaie à l'autoportrait, sur le mode dérisoire. Voix feutrée, un zeste bousculée. Autour, le salon ploie sous les bouquins, le piano, les objets chers, les dessins, les aquarelles... A tel point qu'on se demande comment l'étage tout entier tient le choc. Au mur, Martin Veyron, Sempé, d'autres du même tonneau amical... Vannier poursuit, monocorde mais attentif : « Je ne sollicite jamais, j'attends qu'on m'appelle. Quand on commence à demander, on est cuit. Alors je fais tapisserie, j'attends qu'on m'invite à danser au bal... » Pas de fausse modestie dans le propos. Tout le contraire même. L'homme ne cache aucun ego pachydermique, ni sous le tapis, ni sous une soixantaine étrangement juvénile. Il a simplement l'élégance de correspondre idéalement à la silhouette joyeusement décalée annoncée par ses chansons. Celle d'une sorte de dépressif chronique, lucide et amusé. « Avec ma gueule d'objet trouvé et mon cœur ribouldingue... » chante *La Déglingue*. Objection tout de même, dans un sourire en coin : « Je crois qu'il faut qu'on s'amuse, non ? La déprime permanente, c'est pas forcément triste... »

L'envie de tordre les choses

Quelques points de repères, pour les égarés. Naissance de Jean-Claude Vannier en 1943, à Bécon-les-Bruyères. « Comme Michel Legrand. Je suis, paraît-il, le seul compositeur dont il n'ait pas dit de mal ». Attirance précoce, irrépressible et contrariée pour la musique. « Je pensais que c'était un domaine dont je n'étais pas digne. Je me demandais si les musiciens mangeaient. Ils étaient pour moi des anges en smoking. Un jour j'en ai vu un dans le métro. En smoking. C'était un homme. » Il forcera donc la porte, « autodidacte, ce qui ne veut pas dire analphabète. » Quelques années d'apprentissage sur le tas, Jean-Claude Vannier trouve vite une couleur singulière. « L'envie de décaler, de glisser des fausses notes, de tordre les choses. C'est une forme d'irrévérence, mais c'est aussi la moindre des choses quand on aime bien. Après tout, il y a des fautes d'harmonie chez Mozart. Et on sait ce que c'est devenu. » Vannier s'« amuse » donc. Pas avec n'importe qui. Il n'est qu'à consulter la liste non exhaustive de ses camarades de jeu. Gainsbourg, Nougaro, Maurane, Hallyday, Birkin, Jonasz, Enzo Enzo... Et sûrement des annuaires téléphoniques d'autres chanteurs, de cinéastes aussi, pour lesquels il a habillé des albums entiers, écrit des musiques de films, des chansons repérables à cent lieues tellement elles reniflent l'originalité, le talent pur.

Quelques titres incontournables pour les sceptiques. *Le Prélude de Bach*, bien sûr. Et bien avant cela une inoubliable *Super nana* (« Dans la nuit je football/ des boîtes de Ronron... »). Ajoutez la mythique *Ballade de Me-*

lody Nelson, griffée Vannier pour la musique. Preuve que l'injustice est insistante au royaume des strass et des PROJOS, où l'on ne se pème que devant l'interprète. Ce dont Jean-Claude Vannier se fout un peu. « Je crois que quand on veut être célèbre, il faut y penser jour et nuit, et ça rend con. On devient paranoïaque, ça renforce la solitude. Alors moi qui ne suis déjà pas serein... Et puis je n'ai pas le sens de la compétition. En revanche, j'ai besoin d'être connu. L'essentiel, c'est que les gens qui doivent savoir sachent... »

La boutique musicale

Reste que parfois, Jean-Claude Vannier échappe aux autres. « Faut dire que je ne suis pas soluble. Je ne peux pas écrire pour n'importe qui, dans ce sens-là, je suis pas "pro". Il faut une rencontre pour que ça se passe... » Alors, aux heures creuses, il se bichonne des chansons pour lui tout seul. Des ambiances qui n'appartiennent qu'à sa vision du monde. Paysages urbains, poésie de pavé, mélancolie bancale, « *Je balade ma boutique musicale/ Pour voir le bout des parallèles/ Et lire l'avenir dans les punaises/ De bastringue...* » Objets ciselés comme des bijoux précieux, entièrement faits mains. La sortie d'un double album (*En public et Fait maison, Night and Day*) crée donc aujourd'hui l'événement. « C'est un disque de temps de guerre » s'amuse-t-il en évoquant la situation de la production discographique hexagonale. La première galette reprend un spectacle donné au Théâtre Dejazet en 1985, avec orchestre à cordes. La seconde, réalisée vingt ans après, le chanteur l'a concoctée chez lui, avec un piano Erard, une poêle à frire, un harmonica, un pipeau provenant de l'école maternelle de Bécon-les-Bruyères, une grosse caisse et un texte de Houellebecq. Les autres sont de lui. On salue. Les émotions balancées sans crier gare devraient accompagner l'auditeur réceptif très loin, très longtemps, peut-être plus. « Ce disque, c'est le miroir d'un moment, de l'époque. L'époque ? C'est l'absence de destination, c'est morne et plat, il n'y a même pas de complot (...) Mais c'est aussi un constat amusé. » Pudique, Vannier omet bien sûr de parler tendresse, celle qui coule comme un drôle de miel dans le *Mon beau travelo* d'hier, dans *Le cœur qui penche* d'aujourd'hui. Les autres artistes le savent bien, qui plébiscitent son exceptionnelle signature, et la singularité de son univers. « C'est vrai que je suis accueilli avec plein d'émotion » confesse-t-il du bout des lèvres. « Quand Brigitte Fontaine a fait son spectacle à l'Opéra Comique, elle m'a invité, avec Bashung, Mathieu Chédid, des gens que j'aime bien. C'est sûr que si je sortais plus souvent... » Fin d'interview. Poignée de mains. A peine a-t-on parlé de *L'Enfant assassin des mouches* (un album instrumental auquel Gainsbourg avait prêté son nom dans les années 70, *ndlr*), ressorti en avril. « Ça marche incroyablement bien en Angleterre, y a rien de plus branché, paraît-il. »

CHANSON
JEAN-CLAUDE VANNIER

EN PUBLIC & FAIT MAISON
2 CD Night and Day

Il a toujours l'air vanné, Vannier. Depuis des décennies, il trimballe cette curieuse voix exténuée, aux aigus dérapant dans l'aphonie, entre récitatif hâtif et plainte égossillée. Comme un William Sheller pressé ou un Gainsbourg pas mué. On a longtemps cru que le gaillard était une sorte de bête de conservatoire, entre pianiste de bar et requin de studio, certes capable d'arranger, voire d'écrire quelques pièces remarquables de la chanson française (le *Melody Nelson* de Gainsbourg, *Que je t'aime* pour Hallyday ou *Super Nana* pour Jonasz...). Capable aussi de composer des musiques de films à la pelle. Mais surtout pas de CHANTER. On avait tout faux, comme son gosier à lui, parfois. D'abord, l'escogriffe a appris les rudiments de l'orchestration grâce à la collection *Que sais-je*, dans son Bécon-les-Bruyères natal. Ensuite, même s'il est rare sur scène comme sur disque, un récital de Vannier vaut tous ceux de Renaud, Delerm, et autres vocalistes approximatifs réunis. L'art de Vannier, outre les enluminures piapistiques qui le font ressembler souvent à un Randy Newman local, c'est l'aquoimalisme : c'est-à-dire le contraire de l'aquoibonisme, le spleen et le cynisme apparents s'effaçant derrière une infinie tendresse et un optimisme désespéré. Ce double album présente deux facettes du personnage : public mais pudique, dans un enregistrement au Théâtre Dejazet en 1985, en compagnie d'un orchestre à cordes et de chansons déjà célèbres, comme *Divas divines* ou *Reviens je m'aime* ; intime mais féroce, dans un disque concocté à la maison, en 2005, avec un piano et une ribambelle d'instruments hétéroclites. Une collection de « chansons guenilles », comme il dit, où



l'ennui, la déglingue, les mots démodés et les fausses fausses notes tissent un bouleversant portrait, entre palaces et boui-bouis, de cet éternel gamin sexagénaire, « gueule d'objet trouvé et cœur ri-bouldingue ». **Philippe Barbot**

JAZZ
SIMON GOUBERT ET APRÈS

1 CD Ex-tension Records/Seventh

Et après, c'est donc le *So what* de Simon Goubert, batteur, musicien, amant du jazz – c'est bien le moins. Il n'y joue de la batterie que sur deux titres, l'un en quartet, l'autre en sextet avec voix. Simon Goubert est un fidèle en amitié. Son *Sourire de Babik*, dédié à la mémoire du fils de Django Reinhardt, en duo avec le guitariste Frédéric Sylvestre, est aussi une forme de retrouvailles intensément affectives, mais sans sentimentalisme, avec un musicien qui a partagé ses dérives dans la mélodie. *Organum II*, lui, est dédié à Charles Ravier, l'homme des liturgies de la Renaissance, qui mit fin à ses jours en 1984, après avoir fortement marqué les musiciens de sa génération à la recherche d'une nouvelle spiritualité. Mais le maître de Simon Goubert est John Coltrane. Même s'il y a relativement peu de saxophone dans ce disque, où Goubert joue surtout du piano, la présence de Coltrane traverse toutes les compositions, par l'esprit sinon par la lettre. On se souviendra de *Et après*, mélodie entêtante qui ferait un parfait générique pour un film des frères Dardenne. Il y a dans ce disque une lumière qui vient du cœur.

Michel Contat

MONDE
TOM ZE
ETUDE DU PAGODE DANS L'OPÉRETTE SÉGRÉGAFEMME ET AMOUR

1 CD Trama/BMG

La fraîcheur délirante, les syncopes énergisantes, l'ironie salvatrice du bruitiste funky de São Paulo sont bien là. Cette alchimie d'échos de samba, de rengaines hollywoodiennes, de manifs protestataires et de récréations enfantines reste dans la lignée de ce à quoi l'hurluberlu Tom Ze nous a habitués. Mais le titre alambiqué de ce nouvel opus, qui nous arrive après trois années de silence, appelle quelque explication. Le *pagode* auquel il se réfère est davantage l'ancienne réunion amicale de professionnels ou d'amateurs qui jouent et chantent la samba en tapant des mains que la guinche popu à forts décibels qu'il est devenu dans les

grandes villes du Brésil. Quant à l'opérette *Ségrégafemme et amour*, chantée collectivement ou individuellement, elle relate l'histoire du jeune Noir Maneco, qui subit le racisme de son prof d'université, ce qui ne l'empêche pas de « maltraiter la condition féminine » en la personne de Tereza, sa petite amie. Au passage sont brocardés la religion et l'ONU, non sans mêler propos philosophiques et vulgarités de carabin, en convoquant les wasp et les gays, les Grecs et Don Quichotte. Un brin bordélique, mais craquant.

Eliane Azoulay

Concert (gratuit), le 16 juillet à 22h30, au festival Villettes Brésiliés, kiosque à musique, parc de la Villette, Paris 19^e.



la Fnac aime
Claude Nougaro
Made in Nougaro
Sortie le 31 mai 2005

Coffret digipack collector
2 DVD + 2 CD
à prix spécial

inclus :

- le DVD du concert de la tournée Nougaro en 5.1
- les 2 albums Nougaro et Parique remasterisés
- un DVD Bonus avec les making of des albums à New York et Los Angeles

metro | NOSTALGIE | max.com

Télérama n° 2890 - 1^{er} juin 2005